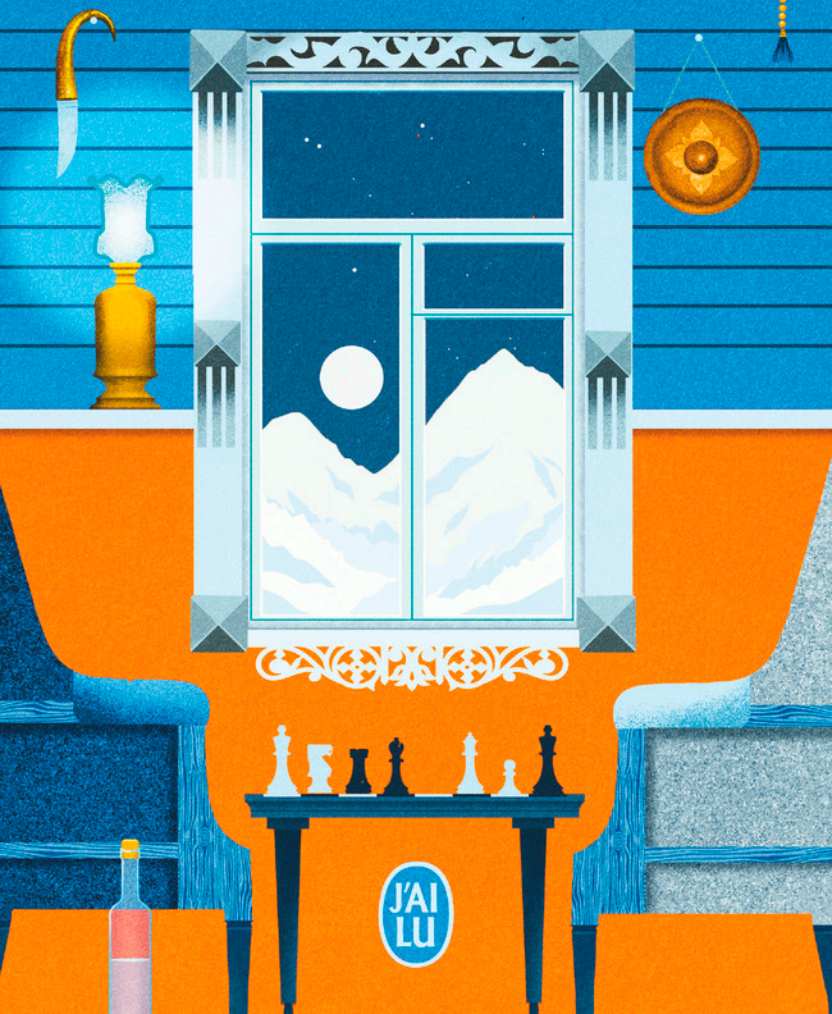


ÉRIC DE KERMEL  
LA TRAVERSÉE  
DES LUMIÈRES





# La traversée des lumières

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

*Il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui*, Le Passeur, 2018 ; paru en poche sous le titre *Les Orphelins de l'aurore*, J'ai Lu, 2020.

*La Librairie de la place aux Herbes*, Eyrolles, 2017 ; J'ai Lu, 2019.

*Mon cœur contre la terre*, Eyrolles, 2019 ; J'ai Lu, 2021.

*Les Jardins de Zagarand*, Flammarion, 2021 ; J'ai Lu, 2022.

### ESSAI

*Abécédaire de l'écologie joyeuse*, Bayard, 2020.

### TÉMOIGNAGE

*La Promesse*, Bayard, 2022.

# ÉRIC DE KERMEL

La traversée des lumières

ॐ मणपिदमे हू

---

ROMAN



© Flammarion, 2023

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*Été 2021, à Bréhat  
À Pascale.*





---

*Il ne peut y avoir pour l'esprit humain  
que deux univers possibles : celui du sacré  
et celui de la révolte.*

Albert CAMUS

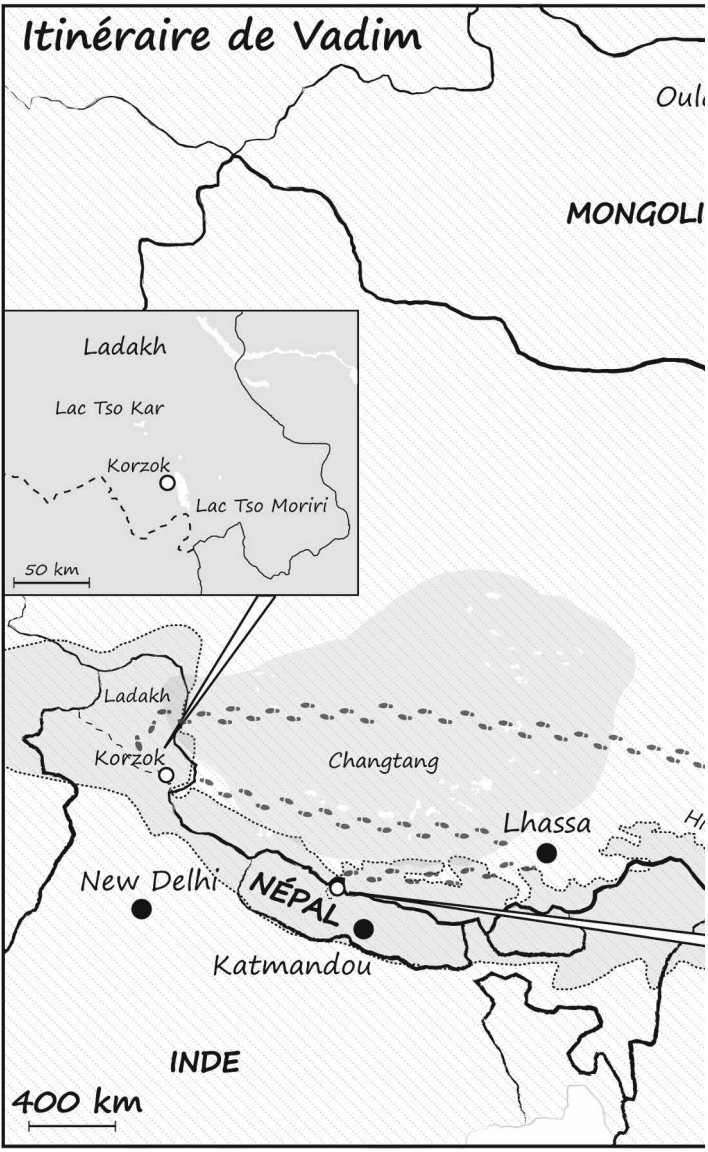
*Aimer un étranger comme soi-même  
implique comme contrepartie : s'aimer soi-  
même comme un étranger.*

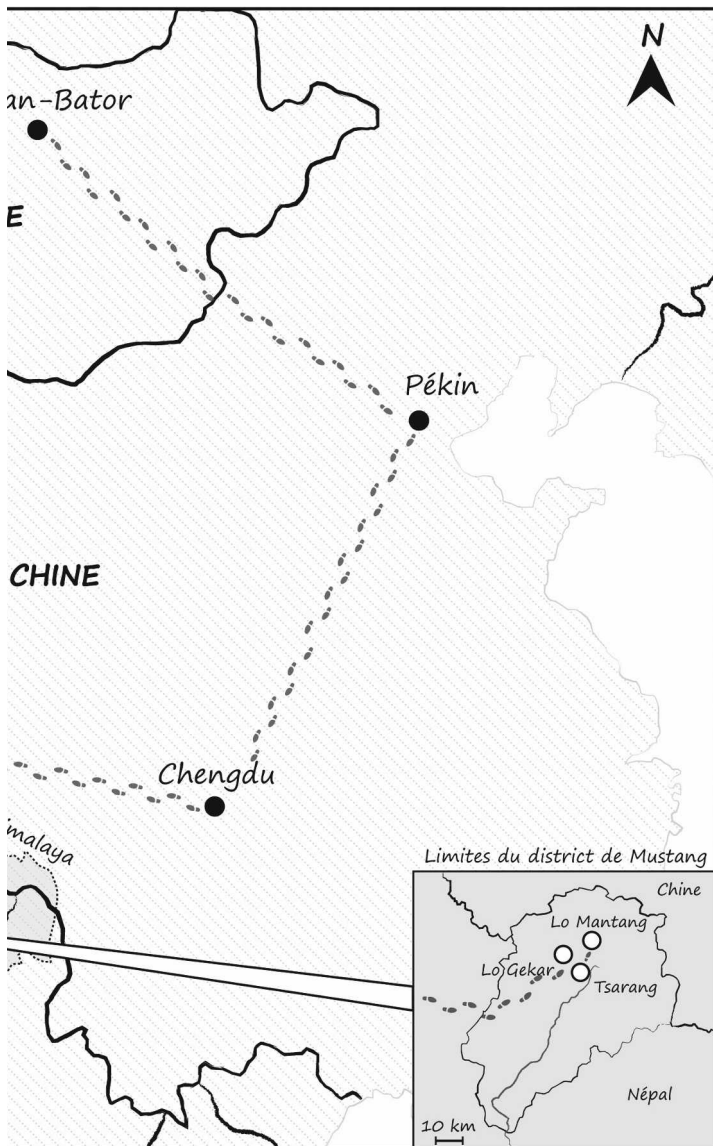
Simone WEIL

*Laissez la beauté de ce que vous aimez  
devenir ce que vous faites.*

RÛMÎ

# Itinéraire de Vadim







Le phare des Héaux de Bréhat ponctue la nuit tel un métronome les doigts d'un pianiste sur son clavier.

Contre les flancs de la Gabinière, le ressac de l'océan marque un autre temps.

Parfois l'un et l'autre se confondent, éphémère synchronicité du temps des hommes et de celui des mers.

À marée haute, la Gabinière devient une île.

« Jamais personne ne me retrouvera ici », m'avait dit Vadim en débarquant l'hiver dernier.

Y ai-je cru moi-même durant toute cette année passée à ses côtés ?

Une année à le regarder écrire dans la vieille bibliothèque aux larges baies vitrées tournées vers l'Orient.

Pour qui écrivait-il ?

Pour lui ? Pour elle ? Pour les pages arrachées de l'histoire du monde ?

Pour que je puisse à mon tour raconter son histoire ?

Il écrivait parfois à en griffer le papier, avec la rage d'un indigné ou de celui qui sait trop bien que le dernier jour d'une vie est peut-être celui qui vient.

À d'autres moments, son visage était apaisé. Sa respiration ralentissait. Je savais alors qu'elle était là.

Certains jours, nous partions en mer. Il aimait la vieille goélette que je restaurais et sa voile rouge garance usée par le sel telle la vareuse d'un marin. Dans l'archipel de Bréhat, puis entre Fréhel et Port-Blanc, je lui ai appris à naviguer le long de cette côte où chaque îlot peut devenir un écueil et où vents et courants ne laissent aucun répit à qui tient la barre.

« Naviguer, c'est finalement comme jouer aux échecs, m'avait-il dit un jour, sauf que l'océan a toujours un coup d'avance et ne cherche pas à gagner. En mer, le seul à tout risquer, c'est le marin. »

# Chapitre 1

## Soixante-quatre cases

Vadim naquit à Barvikha, la banlieue de Moscou qui regroupe l'élite russe des affaires, de l'armée et de l'Église orthodoxe. Un village gagné sur la grande forêt où se succèdent de luxueuses datchas ceintes de hauts murs.

Il est le fils du général Sédov qui confia à Paul d'Ingrincourt, un jeune polytechnicien français, sa formation. Pour de nombreuses familles russes, l'éducation à la française constitue une référence.

C'est ainsi que, dès l'âge de 5 ans, le jeune Vadim apprit la langue de Baudelaire en déchiffrant ses poèmes, et les mathématiques de Descartes avec l'ambition pour le général Sédov que son fils n'oublie jamais *que l'homme doit être maître et possesseur de la nature*. Avec Paul, Vadim apprit également à monter à cheval ainsi que le maniement des armes blanches : le sabre, l'épée et le couteau.

Invariablement, les matins étaient consacrés aux enseignements intellectuels et les

après-midi débutaient par l'équitation pour s'achever dans la salle d'armes de la villa.

Vadim était un rêve d'enfant, s'appliquant à recevoir tout ce qui lui était donné avec une curiosité insatiable. À chaque leçon, Paul s'asseyait en face de son petit bureau et Vadim, ses beaux yeux bleus légèrement cachés par ses boucles blondes, prenait un cahier de couleur différente et écrivait consciencieusement. Paul devait marquer la fin de l'enseignement car l'enfant avait toujours une question nouvelle. « Dis-moi encore... », disait-il à Paul. Et Paul racontait la naissance des mathématiques, la découverte des Indes, la légende d'Ulysse, les débuts de l'univers ou comment la fleur devient un fruit...

Et, de tout son petit être, l'enfant était fasciné par l'histoire comme par les sciences, par la poésie comme par la géographie.

Vadim aimait profondément sa mère, Donatella. Elle le réveillait le matin et ils partageaient le petit déjeuner, le repas de midi et l'heure du thé à l'issue de la séance en salle d'armes avec Paul. Par-dessus tout, le garçon aimait la douceur de ce moment. Passionnée de littérature française, elle lui faisait découvrir *Les Contes* de Perrault ou d'Andersen, *Les Fables* de La Fontaine, puis, plus tard, Victor Hugo, Lamartine, Saint-Exupéry...

Livre après livre, chapitre après chapitre, elle commentait les mots des écrivains et questionnait son fils sur la façon dont il les recevait,



quelles images naissaient en lui, encourageant son imagination. Et Vadim était pris dans la musique des mots de sa mère. Souvent, il posait sa tête sur ses genoux et fermait les yeux. Intime moment de tendresse accompagné par la main de Donatella dans ses cheveux. « Que ta vie soit la plus belle des histoires, mon enfant ! » disait-elle parfois avec une pointe de nostalgie.

Quand Vadim retrouvait sa mère, Paul quittait la datcha et rejoignait Moscou. Lorsque le jeune garçon fut en âge de poser des questions à son précepteur sur sa vie, il comprit que les enseignements prodigués étaient validés dans leur moindre détail par le général et qu'il n'était pas autorisé à répondre aux questions posées par l'enfant en dehors de ce cadre.

Vadim comprit vite qu'il en était de même avec sa mère dont il aurait aimé connaître les souvenirs d'enfance. Mais les réponses restèrent toujours évasives, très souvent neutres et faites de peu de mots : « Une enfance normale », « Il n'y a pas grand-chose à en dire », « Comme tous les enfants », « Rien de très intéressant »...

Quand il eut 8 ans, son père décida de lui apprendre à jouer aux échecs. Dès lors, chaque soir, Donatella se retirait.

Le général considérait, à raison, que la grandeur de l'Union soviétique était marquée par sa domination au Championnat du monde d'échecs. Suprématie aux enjeux diplomatiques

qui dépassaient très largement le seul cadre de ce sport cérébral, car lorsque les Soviétiques perdaient, cela signifiait souvent que les Américains gagnaient. Le seul moment où le jeune Vadim retrouvait son père était donc devant un échiquier en bois d'acajou. Soixante-quatre cases marquetées, une alternance de noires en ébène et de blanches en ivoire. Soixante-quatre cases pour trente-deux pièces réalisées sur mesure pour le général. Et, « parce qu'il n'y a pas de fous en Russie », disait son père, des ours, symboles de la force soviétique et de l'immensité des forêts russes, occupaient la place des fous, avec la capacité identique à ces derniers de ne se déplacer qu'en diagonale.

Le rituel était alors immuable : l'enfant rejoignait son père dans son bureau dont les boiseries reflétaient les flammes de la grande cheminée de pierre. Des lampes anciennes sur de petits guéridons éclairaient faiblement les quatre coins de la pièce. Une immense bibliothèque à deux étages, dotée d'un escalier en colimaçon pour accéder à la passerelle ouvragée, occupait le mur derrière le bureau du général. Quatre gueules de lions à l'allure menaçante ornaient les pieds torsadés du bureau, sur lequel seuls un sous-main en cuir, une bouteille d'encre, un porte-plume, une bouteille de vodka, un verre et un poignard au manche en corne reposaient. Accrochés entre les deux fenêtres donnant sur le parc, alignés les uns

au-dessus des autres dans un sens puis dans un autre, des sabres brillaient à la lumière du feu.

C'est donc dans ce décor impressionnant pour un jeune enfant, devant cette cheminée, au centre d'un immense tapis afghan, que Vadim affrontait son père. Deux fauteuils s'y faisaient face, au centre l'échiquier.

Le garçon attendait toujours que son père s'assoie pour l'imiter.

À la droite du plateau étaient disposés un crayon et un carnet en moleskine noir sur la couverture duquel était gravé en lettres d'or : « Vadim ».

Sur ce carnet, il avait l'obligation de consigner chaque partie ; une par page.

— Les blancs débutent, proclamait le général, privilège du débutant.

Puis il précisait à son fils quelle devait être l'entame de son jeu, « parce que dans la vie, on ne sait jamais d'où viendra le premier coup ».

Suivant la notation algébrique commune aux échecs, le général indiquait alors à Vadim les coordonnées à jouer. Deux lettres et deux chiffres, les seuls mots prononcés de toute la partie. « B2-B4 », et Vadim déplaçait son deuxième pion en partant de la gauche de deux cases vers l'avant. Un autre jour : « B1-C3 », et c'était au tour du cavalier de quitter sa place entre la tour et l'ours pour passer au-dessus du troisième pion et rejoindre « la ligne de front » telle que la nommait le général. La fin de la partie était invariablement gagnée par son père qui éclatait d'un grand rire tonitruant,

se levait, tendait la main à son fils, manquait de lui broyer ses petits doigts :

— Échec et mat. Bonne nuit, fils ! Reprends bien tes notes pour comprendre pourquoi tu as perdu.

Vadim inclinait légèrement la tête en réponse.

— Bonne nuit, mon père.

Avant de quitter la pièce, son carnet à la main, ne tournant jamais le dos au général, par respect.

Malgré la rigidité de leur cadre, Vadim appréciait ces rencontres. Sans doute pensait-il qu'il s'agissait d'un privilège... Avec le temps, il apprit à jouer et à explorer les multiples combinaisons qui ont marqué l'histoire des échecs et que le général admirait. Le garçon parvint même parfois à prendre la dame de son père. Mais il perdait toujours.

Après ses parties d'échecs, Vadim dînait seul en compagnie de la cuisinière avant d'être couché par la femme de chambre, Loubia. Sa chambre était à l'autre bout du couloir par rapport à celle de ses parents. De ses fenêtres il pouvait voir le parc et la prairie où Althéa, sa jument, et Alexian, le pur-sang de son père, galopaient au coucher du soleil, célébrant à leur manière la fin du jour.

Lorsqu'il était prêt à s'endormir, sa mère venait l'embrasser après avoir récité la prière orthodoxe.

*Gloire à Toi, notre Dieu, gloire à Toi.  
Roi du ciel, Consolateur, Esprit de vérité,  
Toi qui es partout présent et qui remplis tout,  
Trésor des bons et Donateur de vie,  
Viens et demeure en nous,  
Purifie-nous de toute souillure  
Et sauve nos âmes, Toi qui es bonté.*

Petit, Vadim ne comprenait rien à ces mots mais les trouvait magnifiques. Il aimait ce roi du ciel et se demandait où était le trésor des bons. Mais trouvait très triste l'évocation de cette humanité ayant besoin d'être consolée, sauvée et purifiée de ses souillures.

Un soir, il interrogea sa mère :

— Mais de quoi as-tu besoin d'être purifiée, maman ?

— Mon enfant, mon innocent, un jour tu comprendras. Un jour vient toujours où l'on comprend. Qu'il vienne pour toi le plus tard possible !

Dès qu'il eut 9 ans, chaque dimanche, Loubia, Vadim et Donatella se rendirent à l'église orthodoxe, conduits par le chauffeur du général dans la voiture dont les sièges sentaient le cuir fraîchement lustré. Durant plusieurs heures, l'enfant écoutait une liturgie dont il ne saisissait rien. Il imitait les inclinations, les genuflexions et les gestes des mains de sa mère. Dos à l'assemblée, des popes en chasubles dorées rehaussées d'étoles magnifiques officiaient. Vadim était émerveillé par

ces messes, son regard allait d'une icône à l'autre, porté par les mots des hommes en prière auxquels faisaient écho ceux de sa mère tel un chant à deux voix. Son esprit s'évadait. Il comprit bien plus tard que, dans cette vieille église en bois, dont chaque centimètre était orné, peint, sculpté, travaillé à la main, il accédait à un état de méditation qui lui offrait des moments de grande liberté. L'esprit prenait le pas sur la matière, l'emmenait plus haut. Il n'était plus soumis à aucune règle. Il n'était plus qu'un enfant avec sa capacité à rêver du monde, voiles déployées vers un horizon infini, emporté par les ailes des anges et le regard doré des icônes.

Dans ces moments-là il oubliait tout ; le général et les soixante-quatre cases de l'échiquier. Il n'avait ni sabre ni épée au bout du bras et pourtant il y avait quelque chose de plus tranchant que le métal froid, de plus pointu que le vif-argent ; quelque chose de transcendant.

Ces dimanches où il se rendait au culte orthodoxe étaient aussi l'occasion de croiser d'autres enfants. Les yeux de sa mère s'embaient lorsqu'elle le surprenait à sourire à l'un ou à l'autre. Un jour, dans la voiture qui les ramenait chez eux, Vadim l'interrogea :

— Pourquoi je suis fils unique ?

— C'est ainsi, Vadim. Il y a des choses que l'on ne choisit pas.

Les larmes coulèrent sans discontinuer et plus jamais Vadim n'aborda ce sujet.





---

14040

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Blackprint  
le 6 février 2024*

Dépôt légal février 2024  
EAN 9782290392201  
OTP L21EPLN003525-598229

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion